

LA VERRUE

Il était grand temps de célébrer l'Œil d'Or du Court-Métrage Français du PIFFF 2021. Derrière un titre évoquant de peu plaisantes manifestations dermatologiques se cache une excellente fable en équilibre parfait entre le récit de sorcières et des ambitions typiques de l'« elevated genre ». La jeune réalisatrice Sarah Lasry a désormais toute notre attention.

PROPOS RECUEILLIS PAR R-ONE CHAFFIOT

Pourquoi souhaitais-tu aborder le sujet des sorcières par le biais de l'enfance ?

J'ai grandi avec les sorcières à travers les contes, les histoires et les films, que ce soit dans *Hansel et Gretel*, la belle-mère de *Blanche-Neige* ou la Méchante Sorcière de l'Ouest du *Magicien d'Oz*. C'est une figure fondatrice dans mon lien au récit et au cinéma. Enfant, elles pleuraient mes cauchemars. D'ailleurs, l'histoire de mon film est directement inspirée de mon enfance. Petite, j'avais des verrues sur le nez et j'ai compris bien plus tard qu'elles étaient directement liées au climat familial trouble et dérangerant qui régnait chez moi. J'avais l'impression d'être moi-même une sorcière. J'ai compris en écrivant le film que je devais me réapproprier l'image de la « sorcière monstrueuse » pour mieux la détourner, en puisant dans la contre-culture féministe afin d'en faire une figure puissante.

Tu ne t'écartes pas des éléments incontournables de la panoplie de la sorcière, mais tu en offres une vision personnelle...

Je voulais que mon héroïne invente peu à peu sa propre sorcellerie, car c'est avant tout une enfant qui joue et qui utilise ce qu'elle a à sa disposition : son imagination. Elle crée des incantations, des sorts, car ce qui compte c'est sa propre croyance. En lisant les essais de l'ethnologue Jeanne Favret-Saada, notamment *Désorceler* ou *Les Mots, la mort, les sorts*, j'ai découvert des rituels de sorcellerie qui existent depuis des générations en France. C'est d'ailleurs de là qu'est venue l'idée du cœur de bœuf : dans un rituel de la fin du XIX^e siècle, le désorceleur prend un cœur de bœuf, prononce des incantations bizarres, s'arme d'une longue aiguille à tricoter et perce l'organe de nombreuses fois pour chasser le mauvais sort. La rencontre de Salomé avec la dermatologue était aussi une scène importante, car historiquement, les sorcières étaient avant tout des soignantes. C'était important pour moi de faire référence à cette histoire-là, mais avec humour, afin que ce soit aussi drôle qu'inquiétant. J'aime l'idée d'un cinéma symbolique, qui puisse évoquer l'univers de la sorcellerie, mais par touches. Il y a cette phrase de Robert Bresson dans *Notes sur le cinématographe* : « Sois le premier à voir ce que tu vois comme tu le vois. ».

Comment as-tu trouvé la jeune actrice Inès Angelina Mnafek-Amandio ? Elle est incroyable...

Nous avons eu la chance de travailler avec Kenza Barrah, une directrice de casting spécialisée dans le casting sauvage, en particulier pour les enfants. Elle a d'abord rencontré Inès à une sortie d'école. Puis, quand on a démarré le casting, en plein confinement, on a demandé aux jeunes actrices de nous envoyer des vidéos où elles se présentaient. Quand on a reçu la vidéo d'Inès, on a toutes été scotchées. Contrairement aux autres comédiennes, Inès se filmait toute seule et parlait dans des délires démoniaques ! Elle avait déjà un univers à elle, d'ailleurs assez dark pour une petite fille de son âge. Elle adorait les films d'horreur et sa série préférée était *Stranger Things*. Elle n'avait jamais fait de cinéma, mais il était évident qu'elle saurait incarner Salomé. Nous avons répété pendant presque deux mois ensemble en amont du tournage afin d'apprendre à nous connaître et de travailler la danse. Lorsqu'elle s'est retrouvée sur le plateau, toute l'équipe a été bluffée par son professionnalisme. Elle a mis la barre très haut. Elle a également un sens du cadre et du rythme insensé. Elle voulait toujours refaire les prises et s'intéressait à tous les métiers du plateau. Elle posait pleine de questions à tous les techniciens. Ça été une vraie rencontre.

En effet, il y a une chorégraphie étonnante au milieu du film. Peux-tu nous dire ce qu'elle signifie pour toi et comment tu l'as conçue ?

C'est une séquence phare du film et Guillaume Lillo a su lui donner toute sa force au montage. Pour Salomé, c'est une danse de révolte, une transe embrasée dans la forêt, qui fait évidemment référence à la danse de Sabbat. J'ai été influencée par un numéro appelé « Hexentanz », imaginé par la danseuse Mary Wigman. C'est un solo datant de 1914, inspiré par les cultures non occidentales, qui rompt radicalement avec la danse classique. À l'époque, c'était révolutionnaire car il ne s'agissait pas pour elle d'être gracieuse comme une ballerine, mais plutôt d'exprimer ce qui bouillonnait en elle. Avec mon chef-opérateur Vadim Alsayed, nous avons pensé cette scène comme un duel de western, où Salomé entre en pleine possession de ses pouvoirs et défie son père. C'est le moment où elle devient vraiment sorcière. Notre chorégraphe, Julien Gallée Ferré, s'est aussi inspiré des danses haka, le rituel maori de la Nouvelle-Zélande pratiqué avant de partir au combat, et qu'on connaît grâce aux matchs de rugby. J'aime voir la violence dans le regard d'Inès quand elle danse, sa rage. Je crois qu'elle a su retranscrire l'émotion d'une enfant qui ne veut pas subir un monde d'adultes. Elle refuse le non-dit, elle voudrait qu'on lui explique les choses.

As-tu l'impression que ta génération de réalisatrices de genre a plus de possibilités que la précédente ?

Ce qui est certain, c'est qu'on sent en ce moment un appétit pour le cinéma de genre, et que les réalisatrices s'en emparent pour traiter de sujets politiques forts – racisme, lutte des classes, questions de genre ou de migration –, mais aussi pour filmer l'expérience d'être femme à travers la sexualité, le corps ou le désir, le tout avec un regard novateur. Je pense que dans la lignée des films d'horreur des années 1970, le genre réalisé par des femmes aujourd'hui permet de traiter de sujets subversifs, parfois dérangeants, avec une plus grande liberté formelle. Ça, c'est très excitant. Après, il ne faut pas tout réduire au genre. Agnès Varda disait de son premier film que ce qui l'intéressait, ce n'était pas de dire « *Je suis une femme réalisatrice* », mais de faire un film radical.

Aimerais-tu dépoussiérer un autre mythe du fantastique dans l'avenir ?

Oui ! Je suis en écriture de mon premier long-métrage et je travaille autour du thème de la métamorphose en m'inspirant d'une légende des Pyrénées. Je pars notamment d'un fait divers qui a eu lieu près de l'endroit où j'ai grandi, à la fin des années 1980. 1



PEDIGREE SARAH LASRY

2013 *Les Voix volées* (court-métrage)

2021 *La Verrue* (court-métrage)

FICHE FILM

L'histoire : Salomé, 10 ans, a une verrue sur le nez. Elle est dégoûtée par son propre reflet. La nuit, elle espionne ses parents par le trou de la serrure. Il se passe des choses étranges, dont on ne parle jamais...
Durée : 22 min.
Format : 1.66.



Ci-dessus : La petite Salomé (Inès Angelina Mnafek-Amandio) fait soigner sa verrue...

« J'ai compris en écrivant le film que je devais me réapproprier l'image de la "sorcière monstrueuse" pour mieux la détourner, en puisant dans la contre-culture féministe afin d'en faire une figure puissante. »